LA CORPULENCE DU MONDE

DOMINIQUE SIGAUD

LA CORPULENCE DU MONDE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

ISBN 978-2-02-140187-5

© Éditions du Seuil, janvier 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Oui, il n'y a pas d'autre grâce
que celle d'être né. »

Philippe Forest, *Sarinagara*

À Ben Griffin,
à ceux qui comme lui
osent malgré tout dire non,
ma profonde gratitude
et mon admiration.

1

Sur les bancs, malgré l'ombre, la chaleur était écrasante mais c'est là que Clifford, Jeff, Tommy et Richard s'installaient après le déjeuner ; les autres le savaient, leur laissaient la place. À vrai dire d'ailleurs, personne ne la convoitait, rien n'abritait cette terrasse, la réverbération était telle, même en baissant les yeux, la lumière virait au violet sous les paupières ; il suffisait de baisser les yeux, le blanc des murs et des dalles brûlait, l'air brûlait, même le ciel était blanc et brûlait, cette ville avait l'air de brûler dès que le soleil était à la verticale. Mais eux aimaient bien être là. Un angle de mur, un vieux reste de plate-bande, un figuier pas très haut, tordu et deux bancs en pierre épaisse scellés au mur. Ils s'installaient là pendant que les autres allaient s'étendre au frais sur leurs lits ou cherchaient un peu d'air sur le toit ; dès qu'ils passaient le seuil, l'air s'écrasait sur eux, à chaque fois ils se laissaient surprendre, c'est pourtant bien ça qu'ils voulaient. Ils s'asseyaient, posaient les gobelets de thé brûlant qu'ils avaient rapportés de la cantine, s'appuyaient contre le mur et fermaient les yeux. Pendant quelques minutes, ils ne disaient plus rien.

C'était leur coin, personne d'autre n'avait envie d'être là.

À force de rester assis sans bouger jusqu'à se couler dans la fournaise, ils finissaient par trouver le peu d'air que la proximité du fleuve ramenait jusqu'à eux. Il fallait d'abord s'être laissé écraser de chaleur pour ça. Alors ils rouvraient les yeux, leurs poumons respiraient à nouveau ; ils prenaient leurs gobelets ; ils étaient quatre, toujours les mêmes, parfois cinq avec Davidson.

À cette heure-là, il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'attendre. Dans toute la ville c'était pareil, tout s'arrêtait, même la guerre, « la seule heure où même les bombes ont plus envie de péter », disait Jeff ; ça arrangeait tout le monde et c'est pour ça qu'ils venaient tous les jours sur ces bancs en plein cagnard. Parce que c'est là et nulle part ailleurs, en bouffant cet air impossible à respirer, qu'on en profitait le mieux.

Alors, ils pouvaient passer le bon moment qu'ils avaient décidé de s'offrir ; boire leurs thés, fumer leurs cigarettes, parler et attendre. Maintenant qu'ils s'y étaient faits, ils aimaient ça. Ils avaient fini par y trouver leur plaisir. Un plaisir de militaires surarmés embarqués dans une histoire mal ficelée, frisant le ridicule, mais c'était le jeu et ils n'y étaient pour rien, d'ailleurs ils n'en parlaient à peu près jamais, jusqu'à ce jour en tout cas. Un jour exactement calqué sur les autres à la différence près que certains dans l'unité partaient en permission à la fin de la semaine. Clifford

était le seul du groupe à en bénéficier, il l'avait appris deux jours plus tôt, c'est d'ailleurs ce qu'il avait dit après sa première gorgée.

– Les mecs, samedi à la même heure, je suis sur mon canapé.

Ils n'avaient pas répondu. Clifford avait décollé son dos du mur, s'était tourné vers eux :

– Et vous savez ce que j'aurai dans la main ?

Richard avait aussitôt porté grossièrement la sienne entre ses jambes.

– Non, connard, j'aurai un truc bien plus précieux qu'une bite entre les mains. Tu vois pas ? C'est frais, ça mousse et quand ça te coule dans la gorge t'es le roi du monde…

Cette fois, le geste de Richard avait été plus obscène encore.

– Putain, j'vais être vraiment content de pas te voir pendant une semaine…

Les autres, ravis, les regardaient faire.

– C'est une Guinness que j'aurai dans la main, grand crétin, une Guinness tellement fraîche et à point que tu sais même plus à quoi ça ressemble. Une Guinness, les potes.

Il avait rappuyé sa tête contre le mur les yeux fermés, répété un peu plus tard à voix basse :

– Une Guinness, les potes.

*

Jusqu'à deux heures ils étaient restés là sans bouger, parlant peu, de choses sans importance. Ils écrasaient

leurs mégots dans la plate-bande et repartaient à tour de rôle chercher du thé brûlant à la cuisine. Ils n'évoquèrent plus le départ en permission de Clifford, c'était pourtant dans tous les esprits.

À deux heures, c'est lui qui fut le premier comme d'habitude à se lever.

– Debout, bande de nazes…

– Eh, doucement…

– C'est pas plutôt demain, l'entraînement ?

– Rassieds-toi, tu vas rôtir…

– Tu t'emmerdes avec nous, c'est ça…

C'était le jeu, ils le répétaient presque chaque jour ; Jeff finit quand même par se lever, en second comme toujours.

– Ça va ma grosse, on arrive…

Ils quittèrent les bancs à sa suite et retournèrent sans se presser récupérer leurs pistolets dans l'entrepôt aménagé à l'étage de l'ancienne villa. Chacun avait le sien, ils y avaient parfois gravé leurs initiales, un signe ou un chiffre, quelque chose leur appartenant.

*

Clifford Moncrief laissait toujours quelques mètres entre lui et les autres quand ils ressortaient de la maison. C'était un de ses moments préférés. Il voulait se retrouver seul, sentir l'arme dans sa main, ne plus penser qu'à ça.

Ils franchirent la porte du jardin et rejoignirent le pas de tir, une heure d'entraînement tous les deux jours en alternance avec les Américains de la base voisine.

Clifford s'installa à son stand sans plus faire attention aux autres.

*

Face à lui plus loin, il y a deux orangers, un tamaris et la cible à quelques mètres, une simple silhouette en carton. Il ferme les yeux, il est heureux d'être là, laisse son corps et ses membres prendre leur place. Ensuite, dès qu'il se sent prêt, il écarte les jambes, lève le bras lentement, le pointe vers la cible ; ses épaules sont relâchées, plus rien ne filtre de l'intérieur.

Sa main se creuse autour de l'arme, cherche l'axe, s'en approche, ses yeux se tendent à leur tour, se fixent. L'arme, le regard et la cible sont trois points exactement alignés. Le doigt plie, le métal à cet endroit est caressant ; depuis les pistolets en bois qu'ils fabriquaient avec John dans de vieux bouts de planche, son corps a appris à trouver la place exacte de cet objet dans la main, reconnaître le moment précis où il s'apprête à la rendre étrangère au reste du corps.

C'est la même arme depuis six ans ; elle a accompagné toutes ses promotions, ses missions. Elle tue, c'est sa fonction, mais n'a encore jamais eu à le faire entre ses mains. En dix ans de carrière, Clifford Moncrief n'a

jamais eu à descendre personne, même aux Falkland ou à Londonderry, même quand d'autres l'auraient fait pour savoir au moins le son qu'elle produit à cet instant et comment l'impact résonne jusque dans la cervelle et la nuque ; mais l'après-midi à Bagdad sur le stand de tir, il aime la retrouver. Elle se réchauffe à son contact, se rapproche davantage de la paume à chaque coup tiré, la main et l'arme finissent par devenir sœurs ; arrive le moment où on ne peut plus les distinguer, où elles forment une seule matière, un seul poids.

Le coup part. Il y a un instant, un seul, pour se placer dans l'angle exact.

La balle parcourt l'espace. Pendant une fraction de seconde, sa place dans le chargeur est vide. Plus loin les orangers, les tamaris en partie masqués par les cibles.

La balle atteint son but, le bras est déjà retombé. Le carton là-bas porte le nouvel impact. La main éprouve le vide.

Jeff, Tommy et Richard tirent aussi, Clifford Moncrief ne les entend pas. Il sait qu'ils sont ensemble, ça suffit.

*

Tous les cinq ou six tirs, ils s'interrompaient, comparaient leurs résultats, analysaient les trajectoires, les erreurs d'angle, reprenaient leur place. C'était une activité presque mathématique. Armer, calculer l'axe, poin-

ter, analyser, tirer. Recommencer. Ç'avait été un jeu autrefois, tous y avaient joué enfants ; c'est là sans doute qu'étaient nées les premières images, le plaisir de l'objet prolongeant la main et le corps, capable de tuer. Pourtant ces hommes n'étaient pas des tueurs. Ils n'étaient pas là pour ça. Tout tueur potentiel était systématiquement écarté de l'unité dès les premiers entretiens de recrutement. Eux étaient les armes ; chacun d'eux, ils le savaient. C'est en tant qu'armes qu'ils étaient là ; ils avaient appris à en connaître les dangers y compris pour eux-mêmes, à savoir dans quelles circonstances cette arme pouvait se retourner contre eux. C'est ce qui les rendait si détachés parfois, une fois leur travail accompli. Ils étaient eux-mêmes l'arme qu'on dépose une fois le travail accompli.

*
* *

À deux heures au même instant un autre homme, Jean-Michel Largen, déposait des billets sur un oreiller près du Vieux-Port à Marseille.

Il avait fini de se rhabiller, la femme qu'il avait payée s'apprêtait à le raccompagner à la porte, mais il s'était arrêté au milieu de la pièce, les yeux fixés vers la fenêtre.

Elle avait attendu un peu, chez lui c'était inhabituel.

– Tu étais très en forme, avait-elle dit alors.

Puis comme il ne bougeait toujours pas :

– Tu n'en as pas eu assez, mon prince ?

Jean-Michel Largen s'était tourné vers elle lentement. Elle avait pensé qu'il allait répondre mais son regard s'était contenté de la traverser. Elle avait vu déjà, dans cette pièce, d'autres hommes en avoir de semblables au moment de partir. Elle avait cru que c'était le même. Pour certains de ces hommes, le con des femmes avait fini par devenir le seul territoire qu'ils désiraient encore occuper, le sexe la seule chose qui leur donnât encore à aimer. Elle le savait, l'acceptait, y trouvait son compte.

Tourné vers elle sans la voir, seul au milieu de la pièce, il ressemblait à un noyé loin de son épave ; un instant, elle éprouva pour lui une réelle compassion, un homme d'habitude si prévenant, si enthousiaste, alors sans rien dire elle défit son pantalon, s'agenouilla devant son sexe.

*

Le moelleux des lèvres de Françoise, la chaleur de sa bouche et de sa langue donnèrent un instant à Jean-Michel Largen le sentiment d'une halte, d'un apaisement, mais l'image de la bouche de Paul suçant la tétine de son biberon le matin même s'infiltra sournoisement, le bruit de la succion de Paul et du liquide passant à sa bouche. L'image le révulsa. La bouche de son fils avalant la poudre pour chien qu'il avait lui-même versée et celle de cette femme agenouillée devant lui se confondirent.

D'un geste il repoussa Françoise, referma sa bra-

guette sur un sexe aussitôt débandé, sans répondre au « qu'est-ce qui ne va pas chéri, je t'ai fait mal ? » qu'elle bredouilla encore à terre, et quitta l'appartement.

La porte resta ouverte, Françoise l'entendit dévaler les marches quatre à quatre et claquer derrière lui celle de l'immeuble.

Dans cette chambre non plus il ne reviendrait pas.

*

Jean-Michel Largen se retrouva dehors dans le soleil face au port, des voiliers tanguaient, un instant il ferma les yeux ; elle n'aurait pas dû faire ça. C'est debout qu'il voulait être ; lui, seul.

Qui d'autre était autorisé à dire ce que pouvait et ne pouvait pas contenir sa propre existence ?

Personne ne pouvait savoir à sa place, Fabienne encore moins que quiconque. Il avait pris son enfant, soit ; ses enfants. Elle pouvait s'en plaindre. Mais il avait dû, lui, le faire, au nom de sa propre existence. Il l'avait acceptée sur son territoire, mais lui seul en décidait les règles.

Il rouvrit les yeux, se souvint que son pantalon était taché, prit le premier bus en direction des collines. Il faisait très beau, Marseille défilait sous ses yeux mais c'est à l'Espagne qu'il pensait ; dans quelques heures, il aurait franchi la frontière.

Arrivé chez lui, il enfila rapidement un pantalon propre, ressortit, oublia une fois de plus le sac de sport sur le balcon.

*

À la banque, il demanda à voir Mlle Maillen.

Elle le fit attendre un peu ; il s'installa face à elle, dit « cette couleur vous va à merveille », lissa d'une main ses cheveux, lui sourit.

Elle était jeune, moins de trente ans sans doute, il la regardait de façon appuyée, ajouta « vous êtes très en beauté aujourd'hui ». Quand il évoqua le prêt personnel dont il avait besoin dans l'urgence, son père était au plus mal, expliqua-t-il, il devait s'assurer que la maison familiale ne serait pas cédée à perte, elle ne put que répondre « bien sûr, monsieur Largen ».

Il avança une main très près de la sienne sur le bureau.

– Est-il possible d'organiser le transfert de la somme d'ici ce soir ?

C'était énorme, il le savait, mais il la sentait couler, humide, tout près de ses doigts.

– Je ferai tout mon possible.

– Vous êtes un ange.

Il recula un peu.

– Savez-vous à quel point vous me plaisez, mademoiselle ?

– Monsieur Largen…

– Je ne vous offense pas, j'espère.

– Allez, allez, j'ai du travail, un dossier de crédit urgent à remplir.

Elle mit évidemment de la malice dans sa réponse.

– Vous avez raison… Je compte sur vous, mademoiselle.

Il se retourna, lui sourit encore une fois.

*
* *

Il était également deux heures, le même jour, quand Anna Alma commença à relire les notes prises depuis son réveil. Petits faits, bribes de conversation, multitude de détails que sinon elle aurait oubliés ; jusqu'au dos de l'enveloppe sur lequel elle avait écrit ce que Walter et elle s'étaient dit pendant le déjeuner.

La maison était silencieuse ; dehors, par la fenêtre, les champs, le ciel très bleu. Elle posa son crayon.

Elle sut alors, avec certitude, que le livre se ferait.

Pour la première fois depuis des jours, un calme étrange la gagna. Elle avait beau n'avoir encore réglé ni la question du militaire ni celle de l'infanticide, rien n'empêcherait plus le travail d'avoir lieu.

*

Quelques instants plus tard, un jazz sortit du bureau de Walter, nerveux, mélodique ; aussitôt des images de

New York et de *La Ligne verte* vue la veille se mêlèrent, la bonté colossale de l'homme noir condamné à mort, Harlem, la bienveillance inattendue du gardien blanc, les avenues démesurées, la perversion des juges, puis elle cessa de les voir ; certaines musiques pouvaient atteindre en elle un point, toujours le même, ouvrant sur une sorte d'Éden intérieur où ce qui était habituellement épars se rassemblait, un fil se renouait, elle était à nouveau là, entière, et ça avait un goût de fruit, elle en profita, oublia le reste. Puis la musique s'arrêta, le silence revint et avec lui le désir d'écrire.

Elle s'installa à l'ordinateur, tapa les notes de la matinée, les imprima. Le récit pouvait commencer.

2

C'était un matin d'avril à sept heures, les lumières entraient déjà dans les pièces mais ils dormaient encore, un homme et une femme, seuls, nus ; ils ne se connaissaient pas, quelques milliers de kilomètres les séparaient.

Autour de lui c'était Bagdad, les palais, les terrasses, les orangers, la guerre ; autour d'elle, des champs, des montagnes, une frontière au sud.

Leur âge les séparait, leur pays, leur travail, mais ni l'un ni l'autre ne laissaient jamais quoi que ce soit menacer leur sommeil.

Tout avait déjà repris autour d'eux, les cuisines, les cafés, les bruits de couverts et de tasses mais ils dormaient ; lui dans la chambre à quatre au dernier étage de la villa de luxe transformée en base militaire, elle dans l'ancienne ferme aménagée ; l'un et l'autre à proximité d'un fleuve.

Lui courait chaque matin sur ses berges pour maintenir son corps en condition, elle n'y allait qu'en prome-

nade et lentement après avoir longé la frontière ; ils avaient en commun pourtant d'aimer cette proximité, les lieux traversés par cette faille.

La veille, ils avaient l'un comme l'autre en se couchant effacé d'un trait le jour finissant. Un seul à la fois, c'était leur façon de faire, la condition à laquelle, sans doute, ils acceptaient la venue du suivant.

*

Clifford Moncrief, vingt-huit ans, était membre des SAS britanniques, divorcé, deux enfants ; il était rentré de mission très tard la veille au milieu de la nuit, s'était enfoncé aussitôt dans un sommeil épais, presque brutal. Anna Alma, mariée, deux enfants, âgée de quarante-sept ans, dormait depuis des heures quand il avait rejoint sa base.

L'un comme l'autre avaient pensé au moins une fois dans la journée au moment où ils s'allongeraient, l'avaient appelé de leurs vœux.

Et la nuit était passée sans qu'ils sachent plus rien, y compris d'eux-mêmes ; jamais ni l'un ni l'autre ne se réveillaient jusqu'au matin.

C'est ce jour qu'Anna Alma avait choisi pour son prochain roman. Une journée dans la vie de trois personnages.

Elle avait prévu de devenir elle-même l'un d'eux par commodité, devait donc tout noter dès son réveil,

impressions, gestes, conversations, l'ensemble de ce qui pourrait lui traverser l'esprit ou arriver au cours de la journée. Elle n'ignorait pas que lui échapperaient quand même par dizaines pensées, images ou souvenirs, mais que l'essentiel au moins soit là, l'ensemble de ce qu'une heure déjà pouvait contenir, des gestes même interrompus, pensées furtives, sentiments et des actes, une décision, un renoncement, un jugement, une erreur, un mouvement, une douleur, une conversation. Une découverte. La matière était infinie, celle-là précisément ; corpulence du monde et des existences.

Elle n'aurait plus ensuite qu'à faire la même chose avec les deux autres personnages, de minute en minute du réveil à la nuit, qu'on puisse entrevoir au moins la façon dont une journée déjà constituait leurs existences, en défaisait certains contours ou en créait d'autres, tout aussi incertains.

Elle ferait ensuite intervenir chronologiquement les trois personnages jusqu'à ce que finalement tout se mêle.

*
* *

Il y avait donc un deuxième homme, Jean-Michel Largen. Autour de lui c'était Marseille, des collines pierreuses et rases, des immeubles, la garrigue, plus bas la mer. Il s'était levé très tôt ce matin-là, cinq heures trente-cinq.

Il était sorti de sa chambre sans allumer, avait laissé en se couchant la porte entrouverte, était allé encore nu à la cuisine, avait enfilé son pantalon, le tee-shirt de la veille. L'immeuble en face était encore éteint.

Le produit qu'il comptait faire boire à son fils était prêt, il avait pris soin d'en jeter l'emballage. La veille, avant que sa femme rentre de son travail, il lui avait déjà administré un sirop calmant pour qu'il dorme le plus longtemps possible ; dans la pharmacie du centre où personne ne le connaissait, il avait indiqué « un enfant de vingt-cinq kilos environ », c'était dix de plus que le poids réel de Paul.

La machine à café était trop bruyante pour qu'il la mette en route, il s'en voulut de ne pas l'avoir programmée la veille, détestait pourtant commencer quoi que ce soit avant son expresso.

Le soir, il avait mis le biberon sur la hotte de la cuisinière, Fabienne n'avait rien vu. Il l'avait aussi rempli d'eau sucrée, n'avait plus qu'à verser les sachets. Le vétérinaire avait été formel, « l'animal ne sentira rien, mais attention, vous avez des enfants ? Ah, dans ce cas mettez-les hors d'atteinte… Quel âge a le plus jeune ? Ah oui, ça pourrait être mortel ».

Jean-Michel Largen s'assura que la porte de la cuisine était bien fermée, sortit les sachets, les versa dans le biberon, en fit tomber une goutte sur sa main après avoir secoué ; ça n'avait effectivement aucun goût.

Il remit le biberon sur la hotte, les sachets vides dans son pantalon pour les jeter plus tard. Sa main tremblait un peu, c'était sans doute le manque de sommeil ou de café ; il n'y avait aucune exception possible pour Paul, il avait suffisamment tourné et retourné le problème dans tous les sens.

Dès que la porte du garage s'était refermée sur les deux grands, il avait cessé d'y penser ; c'était bien la preuve du peu de place qu'ils occupaient dans sa vie. Pour Paul, c'était différent, Paul était son fils mais il était si petit encore, avait encore si peu laissé de traces.

Est-ce que, au dernier moment, il éprouverait de la difficulté à lui faire boire le biberon ?

Curieusement, il n'avait pas envisagé la question plus tôt.

Il se rassit. Est-ce que c'était bien la seule solution ? Oui. Est-ce qu'il pouvait encore faire autrement ? Non. Après tout, n'importe qui à sa place aurait été troublé ; il devait seulement s'en tenir à sa décision, ensuite tout serait plus facile.

Il se rapprocha de la fenêtre. Lui aussi avait été un enfant autrefois, mais Paul était bien celui de Fabienne avant tout. Est-ce que c'était l'idée de se retrouver seul avec elle qui le gênait ? Peut-être. Mais il n'y était pas obligé. La vue de cette fenêtre était vraiment splendide ; de nuit, il pouvait encore apercevoir la silhouette du château d'If ; il adorait cet endroit, le comte de Monte Cristo, le panache. La noblesse.

Les premiers jours, quand ils avaient emménagé, Fabienne ne cessait de répéter « tout ça, c'est pour nous ? vraiment pour nous ? ». Il lui avait dit que pour les enfants aussi ce serait bien, ils pourraient jouer en toute sécurité dans le jardin de la résidence. « Il peut être fier de son père », avait répondu Fabienne en caressant son gros ventre.

Jean-Michel Largen ne lui avait toujours pas dit qu'il avait perdu tout l'argent emprunté sur son salaire, ni que les types du port lui en réclamaient maintenant le double. Si Paul n'avait pas été là, il aurait suffi qu'ils déménagent loin, en Guyane par exemple, impossible d'emmener les deux grands avec eux, leur père aurait dû les reprendre. Mais avec le bébé ce n'était pas possible, on ne part pas en famille dans ces cas-là, on part seul, sans rien. Personne ne doit savoir.

*

Quand l'horloge murale indiqua six heures, Jean-Michel Largen alluma le plafonnier, la cafetière ; il crut un instant entendre pleurer Paul, colla son oreille à la porte mais c'était une fausse alerte.

Heureusement le sac de sport était déjà sur le balcon, Fabienne n'y allait jamais avant de partir. Une fille pas très maligne, mais il aimait bien ses gros seins melonnés qu'il pressait l'un contre l'autre en y frottant la bouche. Une fois elle avait dit « on dirait un gros bébé qui tète ». Il avait hurlé, elle n'avait pas recommencé.

Deux jours plus tôt, elle était partie la première comme tous les mardis, Jean-Michel Largen en avait

profité pour proposer aux deux grands de l'accompagner choisir le bijou qu'il voulait lui offrir pour la naissance de Paul ; il leur donnerait un mot pour l'école, qu'ils ne s'inquiètent pas. Après tout, ils pouvaient bien manquer pour une fois, ils n'étaient jamais malades.

L'après-midi, ils étaient allés à la colline ; comme d'habitude, les enfants n'avaient pas posé de question.

Ils s'étaient installés dans un coin tranquille au-dessus des garages, Jean-Michel Largen avait sorti les gâteaux et la bouteille, les enfants avaient bu sans histoires. Il avait attendu un peu et les avait conduits au garage, « on va faire une blague à maman ». Ils étaient comme elle, ils ne s'étonnaient jamais de rien.

Ils s'étaient allongés dans le coffre, sûrement endormis très vite. Un mardi à quinze heures, l'endroit était désert, les gens ne venaient là que pour reprendre leur voiture en fin de semaine ou déposer quelques affaires.

Il avait attendu une demi-heure devant sur le siège sans rien faire avant de vérifier. C'était fini. Ils dormaient vraiment, pour toujours.

*

Quelques fenêtres commençaient à s'éclairer dans l'immeuble d'en face ; en regardant bien, Jean-Michel Largen pouvait voir les gens prendre leur petit déjeuner. Il se rapprocha. Un étage plus bas, l'homme en